

## **Roger Somville: dans le réalisme de la peinture**

Roger Somville, qui n'a jamais été un peintre à la mode ni de la mode, la soixantaine passée, pourrait bien voir son œuvre, son long travail de près de quarante années, rencontrer les préoccupations des peintres les plus jeunes, et plus généralement les problématiques de la peinture telles qu'elles s'annoncent depuis quelques années.

Si on n'a jamais cessé de peindre, si la peinture, quoi qu'on en ait dit, n'a pas cessé d'exister, il est vrai que son exercice et sa pratique ont connu bien des avatars sous lesquels l'imagerie a plutôt dominé.

On a trop longtemps réagi à la domination des différentes étapes de la non-figuration par la production d'images peintes qui se voulaient comme l'affirmation de la réalité sensible ou sociologique/politique. Beaucoup d'images ont été ainsi produites dont l'appartenance à la peinture n'était pas de première évidence, alors même qu'on utilisait toile, pinceaux et couleurs. Ils n'avaient alors peut-être pas tout à fait tort ceux qui disaient que la peinture était finie et faite.

Faite et finie, la peinture assurément Test, et depuis Raphaël disons (puisque aussi bien on vient de célébrer le 500e anniversaire de sa naissance).

Le plus extraordinaire cependant, c'est qu'elle a continué à se faire, et à être faite, et parfois surfaite.

Et puis, ce qui devait être fait arriva: dès le premier tiers du siècle dernier, avec Delacroix déjà (mais n'est-ce pas dès le grand David lui-même?), avec Géricault, Courbet, Manet, puis les impressionnistes, Cézanne et Matisse, et finalement Picasso, les peintres se mirent à la tâche de défaire la peinture, de la déconstruire, de la répertoire en ses différents éléments, culturels d'abord, techniques ensuite. Il s'agit d'une grande entreprise de dissection (dont l'histoire reste à faire et qui est toujours en cours). Picasso, à l'instar de l'anatomiste Vésale, est celui qui, sans complexes, osa ouvrir le corps de la peinture dont on croyait qu'il était sans mystère, tant il était familier et comme l'évidence. L'évidence se révéla épais non-dit et inquiétudes cisailantes, dès le moment où on l'interrogea. La peinture ne cesse ainsi d'être dépréciée depuis cent cinquante ans et mise à nu, comme la mariée de Duchamp. Car la peinture fait culturellement fonction de mariée, symboliquement, l'épouse et l'épousée, c'est-à-dire l'élection et donc l'ordre des choses, s'agissant de l'ordre des images sans quoi il ne peut se concevoir de société humaine.

Homme de symboles, Duchamp ne s'y est pas trompé qui mit fin à la peinture; pour qu'elle se retrouve comme telle, ailleurs et plus tard.

Duchamp a posé une question simple et donc prémonitoire: la peinture n'aurait plus le monopole de la fabrication des images. Il fallait que cela fut dit.

Esprit cartésien, Duchamp créa, au sens propre, cette rupture moins définitive qu'infinitive. Duchamp n'est que l'une des figures, la moins traumatisante, tout compte fait, de ce à quoi a mené l'interrogation la mise à nu de la peinture: les ruptures, les révolutions esthétiques; ce qui s'est traduit par l'hégémonie d'une notion, celles des avant-gardes.

Duchamp n'est que le pôle contraire de Picasso qui a travaillé l'idée de rupture à l'intérieur de la mise en œuvre des ressources de la peinture, culturellement et techniquement, du point de vue de la peinture.

Pour Picasso, interroger le corps de la peinture, c'était dans sa pratique la disséquer, assurément, mais c'était sur tout aller voir la peinture telle qu'elle se faisait comme

peinture - chez Velázquez, chez Goya, mais aussi dans la peinture catalane primitive. Question de démarche dont l'économie se lit et s'interprète au tableau, à l'œuvre. Démarches dont on peut voir qu'elles fonctionnent selon des inspirations opposées.

Duchamp pense ce que pourrait ne plus être la peinture, Picasso agit sur ce qu'elle pourrait être.

Roger Somville est au nombre de ces peintres qui, entre Duchamp et Picasso, n'ont jamais joué la rupture pour la rupture en tant que liberté de l'artiste, qui les possédé toutes cependant. Il s'est fait au contraire une philosophie d'un métier de peintre ou il s'agit d'affirmer que le corps de la peinture est indissociable et que toutes ruptures comme tous les retours à l'ordre viennent vérifier cette sorte de postulat.

Et de fait, aujourd'hui, les peintres les plus jeunes, eux aussi sans complexes, ne craignent pas de citer leurs sources, n'hésitent pas à reprendre la peinture dans toute son épaisseur de savoirs. En cela Roger Somville est un précurseur.

Il est un de ces peintres rares qui, malgré et grâce à Picasso, n'ont jamais cessé de mettre la peinture, en tant que pratique dans la réflexion de la peinture en tant que telle, constituée en histoires et pratiques, justement. C'est que peindre n'est pas s'adonner seulement à la créativité.

Peindre, cela se sait au moins depuis Leonardo da Vinci, est un acte de réflexion, sur la peinture et sur le réel, pour ainsi dire, brusquement, et un acte de mise en formes de la réalité selon la réalité de la peinture.

Somville, là où il en est aujourd'hui de la pratique de la peinture, est passé par les grands affrontements esthétiques et idéologiques - on l'aura deviné - qui ont marqué la vie artistique de ces quarante dernières années en France. Intraitable opposant à toutes les formes de la non figuration, il a développé dans son œuvre une notion du réalisme en peinture qui s'inscrit dans un système de familiarité de la peinture ou de son évidence, si l'on veut.

Ce n'est pas si courant dès lors qu'il s'agit d'affirmer la continuité de ce corps morcelé qu'est la peinture, aujourd'hui.

Ainsi, Somville va rendre la peinture présente, au long de son œuvre, à tous les rendez-vous de notre temps. Peintre de notre temps politique - peintre de notre temps intime -, non pas un observateur qui ferait acte de chronique, mais un peintre, seulement un peintre qui lutte avec ses moyens et qui les pense, seulement un peintre qui vous renvoie à nos images, et non à nos imageries.

Critique d'Art du journal français "Regard Paris"  
PIERRE COURCELLES, AICA, 1984

\*Ce texte constitue la préface du catalogue de l'exposition  
« 40 ans de peinture » Bobigny (France), mars-mai 1984.